

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 51

Artikel: Dévoués jusqu'à la mort
Autor: Parisis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188965>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES

du Canton 15 c. } la ligne ou
 de la Suisse 20 c. } son espace.
 de l'Étranger 25 c. }

Les nouveaux abonnés au *CONTEUR*, pour l'année 1886, recevront ce journal gratuitement d'ici à la fin de l'année courante. — Prix de l'abonnement d'un an : fr. 4.50. — Cette valeur peut être envoyée en timbres-poste.

Le Kursaal de Genève.

Cet édifice présente un aspect assez bizarre. Au milieu des bâtiments réguliers et sévères qui l'environnent, il jette une note gaie jurant un peu avec le style classique de son entourage. Au centre d'un corps allongé, à un seul étage, se dresse une tour élevée dont le sommet s'arrondit gracieusement par une coupole d'un ton foncé. Sur le devant, une élégante vérandah, vitrée en hiver, s'ouvre sur une terrasse aux plantes luxuriantes et aux gais ombrages. A chaque extrémité du bâtiment devait atténuer une aile légèrement ceintrée, à laquelle un large perron donnerait accès. Hélas ! la question financière a morcelé ce beau projet en rognant l'aile du nord. Il en résulte pour l'ensemble une défiguration qui fait sourire l'étranger qui, arrivant par le bateau, promène sa lorgnette de ce côté.

C'est égal ; entrons au Kursaal. Déjà de mélodieuses bouffées pénètrent à mon oreille. J'ascensionne le large perron de granit en m'appuyant sur la balustrade élégamment moulée. J'entre dans un vestiaire somptueux, je montre ma carte d'invitation et j'examine l'ameublement de Louis XV, les grandes tentures foncées, les candélabres, les plafonds décorés. Deux laquais en livrée, — livrée kursaal, — m'ouvrent la porte à deux battants.

L'aménagement intérieur est à la fois simple et luxueux, confortable avant tout. Quatre immenses salles oblongues sont respectivement réparties en restaurant, salle de concert avec salon de lecture, salle de bal, salle de jeux. Une certaine animation règne dans la salle du restaurant. Le langage bariolé qui part de tous côtés, russe, anglais, allemand, français méridional et parisien, idiomes orientaux, résonne comme un vague brouhaha. L'élément genevois manque essentiellement.

Dans la salle parallèle à celle du restaurant, dont elle n'est séparée que par une paroi vitrée, ont lieu, tous les mercredis et vendredis, les concerts de chambre du Kursaal. M. Foerster, le pianiste le plus distingué de Genève, y exécute une ballade de Chopin et tient l'auditoire sous le charme. M. Foers-

ter est accompagné par deux artistes éminents, un violoniste et un violoncelliste. On ne saurait entendre ailleurs une meilleure exécution de la musique classique, sauf, à de rares occasions, au passage d'artistes illustres. Mais, pour de la musique de chambre, la salle est peut-être un peu vaste. Il s'y trouve deux à trois cents personnes.

De nombreux jeunes gens, dont les familles, pour le principe, se refusent à fréquenter l'établissement, déplorent l'inutilité de leurs cartes d'invitation. L'assistance se compose principalement d'étrangers résidant à Genève.

A la salle des concerts adhère un salon de lecture donnant sur le vestibule, qui surplombe à droite sur le parc. En été, cette salle doit être délicieusement exposée aux brises du nord. On y jouit d'une vue incomparable sur le lac, le coteau de Cologny, tout le panorama des deux Salèves et des neiges éternelles des Alpes. La terrasse, au-dessous de ses grandes croisées, lui envoie des bouffées d'air frais et embaumé. Pendant les soirées d'hiver, c'est un nid d'un confort exquis, qui n'a d'égal que l'aristocratique « Cercle de la Terrasse ». La cheminée de marbre blanc sculpté, surmontée d'une immense glace où se mire une pendule en bronze ornementée d'un Cupidon suspendu entre des feuilles d'or et des lianes d'argent, est à elle seule un chef-d'œuvre. Près du foyer, de larges fauteuils vous invitent à un repos mollement cadencé par la musique qu'on entend tout près. De grands bahuts d'acajou, tendus de satin grenat, garnissent la paroi à droite et à gauche de la porte d'entrée. Deux tables élégantes, entourées de chaises et de sofas, offrent aux habitués un riche stock de journaux de toutes langues et de toutes nuances. Un petit corridor mène du restaurant aux salons de jeux, celui du baccarat et des « petits chevaux ». Je n'ai pu visiter que le premier, où se rendaient, après le concert, une trentaine de messieurs étrangers. Quant aux petits chevaux, ils ne couraient pas ce soir-là, faute de cavaliers.

E. D.

Dévouée jusqu'à la mort.

Après de terribles revers de fortune, Mme X..., un beau matin, se trouva, par suite de la mort presque simultanée de son fils et de sa bru, l'unique soutien de ses trois petites-filles, dont l'aînée vient d'atteindre ses vingt ans.

Il ne lui restait, pour toute ressource, qu'une

rente viagère de trois mille francs, payable en deux termes : le 5 mars et le 5 septembre.

Pendant une dizaine d'années, tout alla bien. Mme X... tenait le ménage, et les fillettes — des fées — tiraient vaillamment l'aiguille sous son œil attendri. C'était presque l'aisance. Pas de dettes, et quelques bonnes obligations au fond du tiroir. On pouvait faire de jolis rêves d'avenir.

Tout à coup, Mme X... tomba malade. C'est l'affaire de quelques semaines. elle se remettra, disait le vieux docteur ami de la vieille. Mais les semaines se passèrent, les mois, et le mal empirait toujours. Les fillettes, transformées en garde-malades, avaient laissé là l'aiguille et le métier. Il fallut, pour manger, vendre les obligations une à une. Sans cette pauvre rente viagère, la faim, l'horrible faim, se serait assise à ce foyer douloureux !

Au milieu de ses atroces souffrances, qu'elle supportait avec une résignation chrétienne, Mme X... n'avait qu'une seule préoccupation, l'avenir des pauvres orphelines.

— Seigneur, murmurait-elle, frappez-moi, torturez-moi, martyriser-moi, mais ne m'appellez pas à vous!... Que je vive, Seigneur, pour que je continue à toucher ma rente !

Un jour, elle eut une défaillance. Il lui sembla que la mort était proche. Elle prit peur. Si Dieu la prenait, qu'allait devenir les « petites » ! trois enfants seules, sans ressources, sans asile, livrées à toutes les angoisses, à toutes les suggestions mauvaises de la solitude et de la faim!... Si, du moins, elles pouvaient vivre jusqu'au cinq septembre! Après, le ciel y pourvoit!

On était le premier septembre !

Lorsque, quelques heures plus tard, le médecin arriva, Mme X... éloigna ses petites filles. Puis, demeurée seule avec son vieil ami, l'attirant près d'elle, et les yeux dans les yeux :

— C'est bien fini, n'est-ce pas ? dit-elle.

— Fini!... En voilà bien d'une autre ! s'écria le docteur, s'efforçant de sourire... Vous nous enterrez tous !

— Ne raillez pas, mon ami. C'est un blasphème en un pareil moment!... Si la mort est proche, vous savez quels devoirs elle m'impose. Je vous somme de me dire la vérité !

Devant cette mise en demeure, le docteur courba tristement la tête. Et, d'une voix étranglée par l'émotion :

— Si vous avez quelques dispositions à prendre, hâtez-vous !

— Combien de temps ai-je encore à vivre ?

— Deux jours au plus !

— Deux jours, oh ! mon Dieu!... Et c'est le 5 septembre seulement que je touche ma rente ! Je ne peux pas mourir avant de l'avoir touchée!... Il me faut trois jours de plus, trois pauvres petits jours!... Il me les faut, docteur!... Je les veux!... Je les aurai !

Là-dessus, la mourante se dressa sur ses oreillers. Elle défendit qu'on lui parlât, qu'on s'approchât d'elle, qu'on fit dans sa chambre le moindre bruit capable de distraire son attention, tournée tout entière vers ce but unique : vaincre la mort !

Et, le regard fixe, elle demeurait immobile, cramponnée à ses couvertures, économisant son souffle. La contraction de ses traits amaigris trahissait l'immense effort de cette volonté surhumaine !

Le 3 septembre, croyant lire sur le visage du vieux docteur une certaine surprise de la voir encore de ce monde, elle eut le courage de sourire en murmurant :

— Je vous ai bien dit que j'irais jusqu'au 5!... Comme cela, les enfants profiteront du semestre.

Le jour suivant, elle lutta de toutes ses forces contre le sommeil qui pesait sur ses paupières. C'est traître, le sommeil ! Elle refusa toute nourriture, ne se soutenant qu'avec quelques gouttes d'eau sucrée.

Elle parut, enfin, l'aurore du 5 septembre !

Quand les premiers rayons filtrèrent à travers les persiennes, une violente agitation s'empara de Mme X... Le sang empourpra ses pommettes pâlies. Son œil vitreux ne quittait pas la pendule.

On l'entendit murmurer :

— Encore quelques heures, ô mon Dieu !

Comme midi sonnait, un clerc de notaire apporta les quinze cents francs, dont elle-même voulut lui remettre le reçu, préparé longtemps à l'avance.

Puis elle étala les quinze billets sur ses couvertures, les palpa d'une main fébrile, et, respirant avec force, elle dit :

— Je puis mourir !

Le lendemain, quand les petites-filles vinrent recevoir sa bénédiction matinale, elles s'écartèrent du lit avec un cri de terreur....

Grand'maman était morte !

PARISIS.

(Journal de Fribourg.)

FLEUR DE MER

NOUVELLE BRETONNE

II

L'arrivée, sur la fin d'un radieux jour d'automne, de cette superbe famille de pêcheurs, fit sensation dans ce paisible endroit.

Précisément la population, assemblée par groupes variés sur une sorte de grande place circulaire recouverte de fin gazon et entourée de fermes, battait et vannait le blé : hommes et garçons maniaient avec ardeur le fléau ; femmes et filles, qui à genoux, qui debout, qui montées sur des chaises, relevant le grain, le recevant ou le laissant tomber dans les cribles.

Le prétendu de la fille d'Yvonne dressa la tête comme les autres et suspendit son travail ; et quand il sut que les pèlerins étaient des bords du Lo-Téa, il s'en vint droit à eux leur demander des nouvelles de celle qu'il poursuivait en leur hameau.

Léna, qui l'attendait là, lui fit parfait accueil, mais sans rien outrer ; la jeune fille, toute gracieuse et honnête naturellement, et qui ne se doutait nullement des artifices de sa mère, se montra telle qu'elle était, et, comme ce garçon lui plaisait beaucoup, elle n'eût pas besoin de se contraindre pour lui faire bon visage.

Invité par les amis d'Alain à venir boire le cidre de compagnie, pour jaser plus commodément, il entra dans la grande salle du logis avec les autres et se trouva tout proche assis de la belle fillette, qui, dans son costume neuf, si merveilleusement ajusté, brillait d'un éclat troublant pour de jeunes regards.